



## Mélange des genres

Les croquis du film d'animation « La Traversée », de Florence Mialhe, avec Marie Desplechin, font l'objet d'un livre lumineux

# Dessins en mouvement pour dire l'exil

### BEAU LIVRE

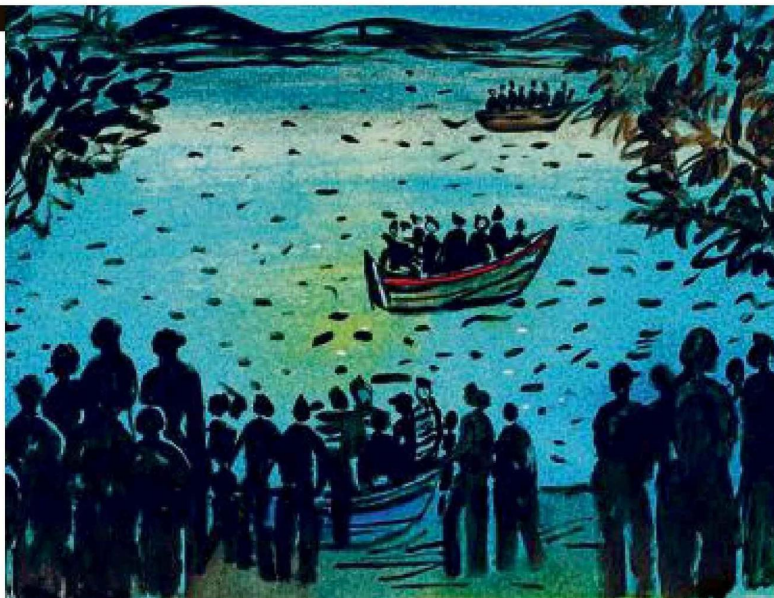
JULIETTE EINHORN

**L**a *Traversée* est un voyage à plusieurs entrées : du présent vers le passé – la réalisatrice Florence Mialhe revisite l'histoire de son arrière-grand-mère qui a fui en 1905 la Russie tsariste et les pogroms – et du passé vers le présent – ce conte d'exil dit aussi la tragédie des migrations contemporaines (naufrages, camps de rétention, adoptions forcées). Une histoire située par les mots magiques de l'écrivaine Marie Desplechin « dans un temps imprécis, hier, tout à l'heure », superposant les temporalités pour se fondre dans le présent éternel du conte : combler la dérobade du souvenir, le « *Je ne me souviens pas* » d'Aharon Appelfeld (*Histoire d'une vie*, L'Olivier, 2004). Reconstituer une mémoire collective en miettes.

Afin de tisser le scénario de ce qui allait devenir le film d'animation *La Traversée* (2021), dont sont publiés les dessins préparatoires, les deux femmes ont avancé main dans la main, l'art de conteuse étant mis au service de ces peintures et croquis destinés à prendre vie – un art sensoriel de la vibration, de la matière et de la métamorphose pour décrire une réalité qui bascule à chaque minute.

#### Force dramaturgique de la couleur

A la manière des *emakimono*, rouleaux peints du Japon ancien, Florence Mialhe a d'abord dessiné sur un ruban de caisse enregistreuse la frise des lieux parcourus par ses héros, Kyona et Adriel, qui fuient leur pays après la mise à sac de leur village par des miliciens. La force dramaturgique de la couleur inonde les pages – rouge du soleil et du sang, blancheur de la neige où disparaître, etc. Ce foisonnement de teintes vives met à nu le chaos de la fuite affolée des enfants, pour faire palpiter la vie qui se délite ; le chatolement, aussi, d'être qui croient encore à un avenir possible, la « *fraternité du malheur et de la débrouille* ». Tout en sinuosités, les courbes qui débordent



Un dessin extrait de « La Traversée ». FLORENCE MIALHE

font trembler les corps de confusion, dans l'abandon de visages effondrés, d'existences contenues dans un ballot porté sur la tête.

Une profusion chromatique qui contraste avec le noir profond des hommes aux oreilles de loup qui les poursuivent, engloutissant toute langue de terre encore vacante. Après l'arrestation de leurs parents, les enfants traversent l'Europe d'est en ouest. Petit à petit, le noir contamine le groupe d'exilés, engloutis par la nuit et la terreur (embarcations qui s'abîment dans les eaux, bleu éteint de la mer, de plus en plus foncé, trains plongés dans un infini d'encre). Les échappés, alors, se confondent, ombres encapuchonnées diluées dans des immensités floues à travers lesquelles, minuscules, grignotés par les éléments, ils se détachent à peine. Tout l'espace de la page est soudain

envahi, disant l'espoir rétréci, évanoui dans un mouvement perpétuel qui transforme tout en absence. Kyona perd la trace de son frère ; son visage disparaît alors dans une géographie décolorée. La double page est mangée par le gros plan de son visage nous dévorant des yeux dans son attente figée, épousant progressivement la forme d'un continent dont la jeune fille ne sait rien.

Les arts, ici, se répondent magnifiquement : tendus vers ce film d'animation conçu comme une « peinture animée », les dessins mettent le conte en mouvement, les mots emportent le trait vers le récit. Les fils narratifs et visuels collaborent pour incruster en nous la catastrophe intime d'être en déshérence. Les arbres de la forêt où se cache Kyona, qui font penser à des zèbres, figurent le dialogue du blanc et du noir, et la rencontre des mondes. Une lumière, peut-être, dans l'obscurité. ■

LA TRAVERSÉE,  
 de Florence  
 Mialhe et Marie  
 Desplechin,  
 Delpire,  
 252 p., 49 €.